

Vincent Tellaut

Prêtre de l'Oratoire

Entré: 1665

Né à Orléans (Loiret) le 1645

Mort à Aubervilliers (Seine) le 19 juin 1727

Notes bio-bibliographiques

E. Bonnardet
M. de l'Oratoire

Voix :

Adry : G. IV. p. 134-135

Batterel : G. IV. p. 550-563 notice

G. II. p. 595, 596, 597

G. IV p. 438.

XLII. — Le Père Vincent Pellaut,

Entré en 1665, mort en 1727

Vincent Pellaut, né à Orléans, d'une condition médiocre et fils d'un simple artisan de cette ville (1), parvint par son mérite à être parmi nous un sujet respectable, tant par sa piété, que par ses lumières/ et les longs services qu'il a rendus à la Congrégation jusqu'à une extrême vieillesse.

Il y entra, dans la maison de l'Institution de Paris, âgé de 20 ans, le 1^{er} novembre 1665, n'ayant encore étudié qu'en philosophie et étant acolythe.

Après son cours ordinaire d'humanités, qu'il professa à Troyes, au Mans, à Cordouan, il enseigna la philosophie (2).

Il venait d'en faire un cours à Angers, au mois de septembre 1677 et se préparait pour en aller faire un second à Marseille, lorsqu'il fut arrêté par la signification que lui fit le Père de Sainte-Marthe de la lettre suivante, qu'il venait de recevoir de M. de Châteauneuf, secrétaire d'Etat :

« Monsieur,

« Le roi ayant été informé que le Père Pellaut, professeur de philosophie en votre collège d'Angers, y avait dicté des écrits fort scandaleux/aurait estimé à propos qu'on lui envoyât les dits cahiers et les aurait fait remettre entre les mains de M. l'Archevêque de Paris, lequel, avec nombre de docteurs de la maison et société de Sorbonne, la plupart professeurs, les ayant examinés avec beaucoup d'exactitude et trouvé treize propositions tirées de la doctrine de Baïus et très contraires à la di-

(1) Registre de l'Institution de Paris.

(2) Registre du Conseil de 1670, 1672, etc.

gnité royale, les aurait jugés dignes de leur censure; laquelle Sa Majesté confirmée par arrêt de son Conseil d'en haut, portant défense au Père Pellaut de s'immiscer dorénavant d'enseigner dans le royaume, et injonction à lui de sortir incessamment de ladite ville d'Angers pour se rendre à Brive-la-Gaillarde et y demeurer jusqu'à nouvel ordre; de quoi Sa Majesté me commande de vous donner avis, et de vous faire savoir de sa part qu'elle est mal satisfaite de la licence que prennent les Pères de votre Congrégation de soutenir des opinions dangereuses après les assurances que vous lui aviez données qu'ils ne retomberaient plus en de semblables fautes; vous exhortant en mon particulier à prendre à l'avenir les précautions nécessaires pour prévenir de pareils inconvénients; à quoi ne doutant pas que vous donniez vos soins et vos applications, je suis toujours véritablement, etc. »

Je rapporte ailleurs ces treize propositions avec leur censure qui est signée de MM. Morel, Grandin, Chamillard, de Lestocq, de la Brunetière.

La dixième est telle : « Si, ut contendit sanctus Augustinus, etiam infidelium opera peccata sunt, cum non ex recto fine procedunt; quanto magis illud idem de moralibus et liberis christianorum operibus in monte sancti Augustini dicendum est. » Plusieurs vont à ne reconnaître d'autre vertu que la charité.

La quatrième proposition : « Unde virtus unica esse, nimirum charitas, dicenda est, nullam dicimus esse virtutem nisi amorem virtutis. »

La cinquième proposition : « Cardinales non sunt aliud quam amoris ejusdem divini operationes diversæ diversique effectus. »

La douzième : « Fides et spes non sunt aliud nisi amor Dei. Voluntas credendi, quæ fides dicitur, est etiam charitas et Dei amor. »

La onzième est conçue en ces termes : « Iniquitas et peccatum est si vel minima ex nostris actionibus, quæ ex deliberativa ratione procedunt, ad Deum non referatur. »

la

lg

ln

l, l, f

lm

lt

le

~~~~~

l, lœ



La plus aisée à envenimer était celle-ci, qu'aussi bien les dénonciateurs avaient eu soin de mettre à la tête: « *In Gallia princeps suam a subditis potestatem accepit.* » J'ai vu un écrit du Père Pellaut, où il fait voir que, par les principes de ses cahiers, elle ne s'entend point du Prince régnant ; mais de celui avec qui a commencé la monarchie, laquelle étant une fois établie par la volonté d'une nation qui se donna à un prince et à une famille à perpétuité pour en être gouvernée, il prouve « *eam, quam exercet potestatem non pendere a populo* » Il ajoute que « *independentem a populo sancire legem potest et obligare subditos,* » et tout ce qu'il paraît qu'il a voulu dire, c'est que originairement « *populus in Principe transmisit jus omne dominii sui* ». Ce qu'il fait voir être la maxime des meilleurs jurisconsultes, comme Justinien, François Hotman, Dumoulin, Coquille et M. Le Bret.

Comme deux ans auparavant, on nous avait fait la même avanie à Angers au sujet du Père Lamy, le Père Quesnel fut chargé de dresser un mémoire pour tâcher d'obtenir justice, et il y dit au sujet du Père Pellaut : « *Le deuxième professeur, qu'ils viennent d'opprimer par le même artifice, prouvera devant tel tribunal qu'il plaira à Sa Majesté, que les propositions qu'il a avancées dans ses écrits, et que l'on a tronquées, déguisées et falsifiées pour les exposer à la censure, ne contiennent rien dans les termes et en la manière qu'il les a dictées, qui ne soit très avantageux au Roi et à l'Etat, très conforme à la doctrine enseignée par les écrivains les plus attachés à la monarchie, et à ce qu'ont même écrit des empereurs les plus absolus, des conseillers d'Etat, des avocats généraux et d'autres personnes célèbres, dont la lumière et la fidélité ne peuvent être suspectes. Il l'aurait déjà fait, s'il en avait eu la liberté. Mais ceux qui ont lié toutes ces parties contre l'Oratoire ont si bien pris leurs mesures pour les faire réussir, qu'ils leur ont fermé toutes les voies de se justifier ; et ils ont surpris avec tant d'artifice la bonté de tous ceux dont*



l'autorité leur était nécessaire, que, quand cette chaleur sera passée, on s'étonnera qu'étant question de condamner les plus fidèles sujets du Roi d'avoir enseigné des maximes contraires à son autorité suprême, on ait voulu omettre toutes les formalités qu'on observe toujours à l'égard des personnes les plus suspectes. Ce que l'Oratoire demande uniquement pour le présent, c'est d'être écouté par des juges non suspects et qui n'aient point de liaison particulière avec ses ennemis... Les plus éclairés, les plus sages, les plus entendus dans les intérêts du Roi et de l'Etat d'entre tous les magistrats sont ceux devant qui l'Oratoire paraîtra avec le plus de joie et de confiance ; et comme Monseigneur le Chancelier (1) est celui qui possède dans le plus éminent degré toutes ces grandes qualités, il n'y a rien de plus naturel, ni qui soit plus selon les vœux de l'Oratoire que de voir la doctrine de ses professeurs exposée à la lumière et au jugement de ce grand magistrat ; et son expérience et sa piété lui feront juger qu'il n'est pas moins contraire à la justice et à la coutume des Français qu'à celle des Romains de condamner un homme et bien moins un corps entier, avant que l'accusé ait ses accusateurs présents devant lui, et qu'on lui ait donné la liberté de se justifier du crime dont on l'accuse. »

Cependant il en fut ainsi à l'égard du Père Pellant. Nos Pères du Conseil, en le faisant partir pour Brive, lui écrivirent une grande lettre de consolation, l'assurant qu'ils avaient écrit au Père Pérée, supérieur d'Angers, de fournir aux frais du voyage, qu'ils auraient soin qu'il n'y manquât de rien et de le recommander pour cela aux Pères de la Doctrine chrétienne qui sont à Brive, auxquels la maison de Saint-Honoré tiendrait compte de toutes les avances qu'ils auraient faites pour lui ; que l'on était touché et édifié des sentiments si chrétiens qu'il leur avait marqués dans sa lettre ; que, si nos ennemis n'avaient pas poussé les choses si fortement et interprété si malicieusement ses

(1) Le Tellier.



paroles, l'on voit bien qu'il n'a pas eu l'intention de porter les peuples à la révolte, mais que néanmoins il ne devait pas traiter ces matières, et qu'on travaille actuellement à faire changer le lieu de son exil.

En effet, à peine fut-il rendu, qu'il y reçut une deuxième lettre de cachet, où le roi dit « qu'informé de l'obéissance par lui rendue à l'ordre qui lui a été signifié du 27 septembre dernier, d'aller à Brive-la-Gaillarde; et ayant appris depuis qu'il n'y avait point là de maison de l'Oratoire, ainsi (dit le roi) que nous l'avions cru, il lui ordonne, du 8 novembre 1677, de se transporter jusqu'à nouvel ordre à la maison de l'Oratoire de Limoges. »

Deux ans après, par une nouvelle lettre de cachet du 21 juin 1679, il fut remis en pleine liberté. Voici cette lettre :  
« De par le roi.

« Cher et bien-aimé,

« Par notre lettre de cachet de 8 novembre 1677, nous vous avons ordonné de vous rendre de notre ville de Brive en la maison des Pères de l'Oratoire de Limoges et d'y demeurer jusqu'à nouvel ordre de notre part. Maintenant, ayant été informé de votre obéissance et <sup>à</sup> bien agréable la supplication qui nous a été faite de vous rappeler, nous vous faisons cette lettre pour vous dire que nous trouvons bon que vous quittiez la dite maison de Limoges pour aller en telle autre que bon vous semblera, ou qui vous sera ordonnée par vos supérieurs; vous exhortant de vous contenir de sorte qu'on soit satisfait de votre conduite. »

Ses bonnes mœurs et son zèle le firent destiner à travailler dans nos séminaires; et, dès qu'il fut libre, il fut envoyé dans celui de Rieux. Son ordre est du 13 juillet 1679.

De là, il fut à celui de Lectoure, dont l'évêque, Mgr Hugues de Bar, charmé d'avoir un ouvrier si intelligent et si laborieux, le fit son grand vicaire, qu'il était au plus tard en 1685. Il le prêta pour quelque temps à



Mgr d'Agén, Jules Mascaron, pour les missions des Nouveaux Convertis. Le Père Pellat était le supérieur de celle que nous fîmes à Tonneins, ville de ce diocèse, au mois de janvier 1686, qui réussit au-delà de ses espérances.

Au Carême de cette même année, il retourna à Lectoure pour en commencer une pareille avec trois autres de nos Pères, et il fut encore plus content des bénédictions que Dieu y versa. Nous avons une de ses lettres du 25 avril, où il rend compte au Père de Sainte-Marthe. Il y dit : « Il n'y avait en tout que 300 nouveaux convertis dans ce diocèse et douze familles dans Lectoure ; mais tous si opiniâtres et si habiles, que nous désespérions presque de les ramener jamais au point de docilité où Dieu les a mis. Depuis le mois d'août dernier, on n'a cessé de les instruire, tant en public qu'en particulier, à la ville et à la campagne. Monseigneur a fait pour cela trois fois le tour de son diocèse. J'ai toujours eu l'honneur de l'accompagner et de travailler sous ses ordres... Je continuais de faire des conférences sur l'Evangile, où je faisais venir les matières de controverse et les difficultés qu'on m'avait faites en particulier. Dieu y a visiblement répandu sa grâce. Tout le diocèse en parle de même, et les nouveaux convertis le publient plus haut que les autres. Eux qui étaient si opiniâtres, se sont présentés d'eux-mêmes au confessionnal, et ont tous fait leurs Pâques avec joie, avec liberté et avec plus de bonne foi que je n'en ai encore vu ailleurs, excepté deux que j'ai cru devoir remettre. La plupart se sont adressés à moi, comme à leur catéchiste ; et quelque affaire que j'aie d'ailleurs (pour les soins du grand vicariat), surtout depuis la maladie de Monseigneur, j'ai cru ne pouvoir me refuser à un fardeau pesant en soi, mais que leur zèle me rend bien doux. Enfin ils font honte par leur piété aux anciens catholiques, qui en sont très édifiés ; et, à l'instante prière de ceux-là, je continue mes conférences tous les dimanches, pour les disposer à recevoir les cérémonies du baptême et à la Confirmation à la Pentecôte prochaine. »

Mais il ne put longtemps continuer ses fonctions dans ce

1u

1a



pays-là. Le bon Père avait un caractère d'esprit un peu rude, M. de Lectoure ne s'y faisait pas aisément, surtout depuis qu'il eut connu et goûté le Père Joseph Vitalis, un des ouvriers qui lui furent envoyés pour cette mission. Son esprit doux et insinuant lui revint, il souhaita l'avoir pour Supérieur de son Séminaire. Il le fit même son grand vicaire; et le Père Pellant, un peu mortifié de se voir ainsi supplanté, vint en 1687 à Mâcon prendre la conduite du Séminaire. lu

Il fut auparavant, au commencement de cette année, à Bergerac, à la mission des Huguenots. Un Récolet et un Cordelier voulurent lui faire des affaires, et la chose fut portée au Père de la Chaize; mais l'Evêque de Périgueux, d'abord prévenu par les délations de ces moines, le justifia par une de ses lettres au Père de Sainte-Marthe, que je rapporte ~~sans~~ l'histoire générale de ces missions; et le corps de ville, ainsi que les chefs de la justice de Bergerac, donnèrent aussi en sa faveur un certificat des plus honorables, qui se conserve dans les registres de délibération, du 14 février 1687. H sous

En 1690, il passa à la supériorité de celui de Grenoble (1), où il conduisit la maison 6 ans avec beaucoup plus de satisfaction de la part de M. Le Camus que de la sienne, parce que l'air y était fort contraire à sa santé. Quand il eut quitté la maison, Mgr de Grenoble, qui n'était pas un grand louangeur, lui écrivit une lettre pleine d'éloges, qui font grand honneur au Père Pellant, de la part d'un Prélat si saint et si respectable. Il lui mandait (2): 19

« J'ai bien de la joie, mon Révérend Père, que votre santé soit entièrement rétablie. Comme vous l'aviez allérée par les grands travaux que vous aviez eus dans le gouvernement de mon Séminaire, j'avais un intérêt particulier à souhaiter que vous vous remissiez pour être en état de servir l'Eglise avec la lu 19

(1) PELLANT, Lettre de Septembre 1690.

(2) Le CAMUS, Lettre mss du 15 janvier 1696 au Père Pellant à Lyon. lu 19  
le lu



ferveur et le zèle que vous avez toujours fait paraître. Votre mérite, si connu dans votre Congrégation, empêchera qu'on vous laisse longtemps en repos ; et les grands talents que Dieu vous a donnés, ne permettront pas qu'on vous laisse sans supériorité. Pour moi, je me ferai toujours un grand plaisir de vous témoigner l'estime et la distinction avec laquelle je suis, mon Révérend Père, entièrement à vous. Le cardinal Le Camus. »

Je ne sais si, étant à Grenoble, le Père Pellant n'avait pas eu occasion d'être connu de M. l'Archevêque d'Embrun, Charles Brulart de Genlis ; mais, en quelque endroit que se fût faite la connaissance, il est sûr qu'elle avait produit une estime singulière dans l'esprit de ce Prélat en faveur du Père Pellant, et formé entr'eux une liaison étroite. M. d'Embrun, depuis 1670 qu'il était dans ce diocèse, ne respirant que zèle et bonne intention pour la réforme de son clergé, désirait passionnément de nous donner son Séminaire et de nous employer, autant qu'il le pourrait, dans son diocèse.

« J'apprends avec une joie qui ne peut s'exprimer, la satisfaction que la Cour témoigne de votre illustre Congrégation. J'offre continuellement mes vœux, afin que les puissances de la terre en connaissent parfaitement le mérite, comme je soupire depuis longtemps après son établissement dans Embrun pour la conduite de mon Séminaire. J'ose vous supplier, mon Révérend Père, d'employer tout ce qui dépendra de vous pour me procurer cette consolation. J'attends là-dessus avec empressement **un mot** de réponse, vous assurant cependant que je serai **toute** ma vie avec une estime et une vénération particulière, etc. (1) »

Lorsqu'on fit les missions aux Nouveaux Catholiques, il écrivit à M. l'archevêque de Paris (2) :

« Vous me fîtes la grâce de m'offrir de la part du roi tels missionnaires que je voudrais... Je pris la liberté de vous

(1) BRULART DE GENLIS, Lettre mss à Ste-Marthe du 27 janvier 1687.  
(2) Lettre du 28 juin 1686.

en Italiques

|||||

1u

1p  
1u

12  
1d

14

16

Hen



demander des Pères de l'Oratoire. Les Pères Jésuites qui en ont été informés par un autre canal que le mien, ont ~~un~~ prodigieux éclat sur cette demande ; ils l'ont envisagée comme une injure atroce que je faisais à leur Société, et ont publié qu'ils avaient assez de crédit pour empêcher l'exécution d'une telle demande ; ils y ont assez bien réussi, puisqu'encore que ma lettre ait été rendue par un homme exprès à la porte de votre palais, je n'ai été honoré d'aucune réponse depuis près de 8 mois. » (Et après un détail fort circonstancié de faits sur l'ignorance, les mauvaises maximes, les pratiques dangereuses et les hauteurs des Jésuites de son diocèse) ~~tant~~ de fois, continue-t-il, m'ont obligé à vous demander les Pères de l'Oratoire pour vous demander une solide mission, surtout à Embrun. Je persiste à vous les demander, ou ~~je~~ autres missionnaires qu'il vous plaira de choisir, autres que les Jésuites, pour les raisons ci-dessus...

Je passe même plus avant, en usant d'une confiance pleine de respect. Je vous aurais la plus sensible des obligations si, dans cette favorable conjoncture, vous aviez la bonté d'obtenir pour moi de Sa Majesté la permission de confier mon Séminaire à des Pères de l'Oratoire. Je mourrais content, si vous pouviez m'obtenir cette grâce. C'est la très instante prière ~~pour~~ laquelle je finis cette longue lettre, en vous protestant que personne, etc... »

C'était se confesser au renard que de s'adresser à M. de Harlay pour nous faire rendre service. Après sa mort, M. d'Embrun fit une nouvelle tentative auprès de son successeur, M. le Cardinal de Noailles, alors en grand crédit à la Cour. Ce Prélat lui fit la réponse suivante :

« A Conflans, le 31 juillet 1697.

« Monseigneur,

J'approuve fort le dessein que vous avez d'établir les Pères de l'Oratoire dans votre Séminaire. Ils sont en effet, très

(1) Entre autres Le Tellier, archevêque de Reims.

note à mettre  
à la page suivante

1 fait

1/9

1/9 l: « H Can

H de faits

1/à H tels

H ar

à renvoyer

1/c

1/p

1/c

1/s 1/9



propres à le bien gouverner, et à rendre vos jeunes ecclésiastiques capables de remplir leur ministère. Mais, comme leurs affaires ne sont pas encore avancées, je crois qu'il est à propos d'attendre que quelques Prélats qui ont le même dessein que vous (1), aient fait la planche. Après cela, vous réussirez plus aisément et plus sûrement. Pour moi, je vous promets, Monseigneur, de faire dans cette occasion et toutes celles que vous me ferez naître, tout ce qui dépendra de moi pour votre service. »

/assez  
/p  
H (1) (2)

M. d'Embrun fit part au Père Pellant de cette réponse, et en la lui envoyant à Lyon, où il était supérieur du Séminaire, il l'accompagna de ce mot :

/u

« Je n'ai, mon Révérend Père, que le temps de vous envoyer cette copie. Le messenger est dans ma chambre qui attend après ; je vous embrasse avec mes sentiments ordinaires d'estime et de vénération. Charles, archevêque d'Embrun. »

L'année suivante, le Prélat revint encore à la charge auprès de M. de Paris pour le faire souvenir de la promesse qu'il lui avait faite d'agir pour lui et pour nous. Sa lettre est du 16 août 1698 :

/p

« Monseigneur,

« L'année passée, je pris la liberté de vous demander l'honneur de votre protection en faveur des Pères de l'Oratoire pour la conduite du Séminaire et de vous représenter qu'étant dans ma 65<sup>e</sup> année, je devais profiter de tous les moments pour l'accomplissement d'une fondation considérable que je projette depuis ma première entrée dans ce diocèse, et à laquelle il est absolument nécessaire que je survive quelque temps pour rendre cet établissement fixe et immuable ; vous eûtes la bonté de m'honorer d'une réponse digne de vous et de me faire espérer dans l'occasion votre crédit pour une si louable entreprise. J'ose donc vous supplier, Monseigneur, de me faire savoir dans quelle situation se trouve à la Cour cette illustre Congrégation, si les Prélats animés du même zèle y ont fait, pour elle, quelques démarches ; en un mot, si

/p

(1) Si la note de la page précédente



je puis me promettre quelque succès. Vous attribuerez / je vous  
conjure, mes importunités à la confiance aussi sincère que  
respectueuse avec laquelle je fais profession d'être, Monsei-  
gneur, etc. »

M. d'Embrun / la communiqua aussitôt au Père Pellat,  
avec qui il était en grand commerce de lettres, et qu'il  
comptait d'avoir pour premier supérieur de son Séminaire.  
Il lui mandait du 21 septembre 1698 : « Je soupire après le  
moment où j'aurai la consolation de vous posséder par une  
singulière miséricorde de Dieu sur ce pauvre diocèse. »

Il fut aussi diligent à lui faire part de la réponse de  
M. l'archevêque de Paris, que voici :

« Monseigneur,

« Je désire, autant que vous, l'établissement des Pères de  
l'Oratoire dans votre Séminaire; mais il ne paraît pas plus  
de facilité de l'obtenir que l'année passée. Ainsi je ne puis  
encore vous donner la consolation que je souhaiterais; j'es-  
père néanmoins que dans quelque temps les dispositions seront  
plus favorables. Je ne manquerai pas de vous avertir, d'abord  
qu'elles le seront, et de vous faire connaître en toutes occa-  
sions le respect sincère avec lequel je suis... etc. »

M. d'Embrun accompagna en même temps cette lettre  
d'une des siennes au Père Pellat, alors à Paris, où il lui  
disait :

« Je m'acquiesce, mon Révérend Père, de ma parole. Je  
vous adresse la copie que je vous ai promise. Le Prélat, comme  
vous voyez, aura la bonté de m'avertir de tout ce qui se pas-  
sera, concernant ces sortes d'établissements. Je suis prêt d'en  
écrire au Souverain même. Néanmoins, comme je suis sûr  
de recevoir beaucoup d'opposition de la part des personnes  
déjà établies depuis plus d'un siècle, et qui veulent absolu-  
ment dominer, il me semble qu'un autre devrait faire la  
planche. Je recommande toujours à vos saintes prières le  
succès de cette entreprise, et vous embrasse, mon Révérend  
Père, avec tous les sentiments d'une vénération parfaite avec

19 lut

1u

1p

1g



laquelle, etc. Charles, archevêque d'Embrun, à Embrun, le 28 décembre 1698. » 1c

M. de Genlis fit de nouveaux efforts l'année suivante; mais aussi inutiles que les premiers; et le refus réitéré que Louis XIV fit à M. de Reims de consentir qu'il nous donnât son Séminaire, ayant déconcerté M. d'Embrun; dans le désespoir de mieux faire, il donna le sien aux Jésuites, voulant acheter à ce prix la paix avec eux.

Il fonda en même temps des missions considérables pour tous les ans dans son diocèse pour être faites par nos Pères, ou MM. de Saint-Joseph à notre défaut (1); ce que les successeurs ne nous ont pas encore permis d'exécuter, à l'instigation des Jésuites afin de nous écarter d'un pays, où nous avons été si longtemps désirés. 1, 1u

Le Père Pellant fut presque toujours depuis employé dans nos séminaires du diocèse de Paris, comme à Saint-Magloire, directeur; et aux Vertus, deux fois supérieur. Il l'était surtout en 1717, lors de l'appel de la constitution *Unigenitus*, et il ne démentit point en cette occasion les sentiments de zèle dont il avait toujours fait profession en faveur de la bonne doctrine et des règles exactes de la morale; sentiments qui n'ont fait que croître en lui jusqu'au dernier soupir. 1c

En 1710, Mgr Gaston, Jean-Baptiste de Noailles, évêque de Châlons-sur-Marne, lui proposa, de la part de certaines religieuses de son diocèse, s'il voulait se charger de les diriger et lui mandait: « *Je le rechercherais avec empressement, si je croyais que cet empressement ne fût point une demande incivile à vous faire. Je connais votre piété, votre mérite et les services que vous avez rendus à l'Eglise et à votre Congrégation dans les séminaires que vous avez conduits... D'un côté l'état de ces filles pour le spirituel et pour le temporel fait désirer un homme de votre poids et de votre expérience* »

(1) ~~GALLI~~ CHRIST, édit, boned, T. 3/ 1a

H  
Gallia christiana

en italique



-- 508 ~~1-1~~ 56  
pour les conduire.... Mais, de l'autre, votre âge et votre attachement à la congrégation fait craindre que vous ne puissiez point satisfaire l'empressement de ces filles qui vous demandent. » 1e

Le Père Général eut besoin de lui et l'envoya vers ce temps-là, 1711, conduire quelque temps le séminaire de Dijon. Il revint de là aux Vertus, où il est mort dans une grande caducité et tombé sur la fin en enfance, en 1727, âgé de 82 ans.

~~X~~

X Fin de ces Mémoires  
1730



gnité royale, les aurait jugés dignes de leur censure ; laquelle Sa Majesté a confirmée par arrêt de son Conseil d'en haut, portant défense au Père Pellaut de s'immiscer dorénavant d'enseigner dans le royaume, et injonction à lui de sortir incessamment de ladite ville d'Angers pour se rendre à Brive-la-Gaillarde et y demeurer jusqu'à nouvel ordre ; de quoi Sa Majesté me commande de vous donner avis et de vous faire savoir de sa part qu'elle est mal satisfaite de la licence que prennent les Pères de votre Congrégation de soutenir des opinions dangereuses après les assurances que vous lui aviez données qu'ils ne retomberaient plus en de semblables fautes ; vous exhortant en mon particulier à prendre à l'avenir les précautions nécessaires pour prévenir de pareils inconvénients ; à quoi ne doutant pas que vous donniez vos soins et vos applications, je suis toujours véritablement, etc. »

Je rapporte ailleurs ces treize propositions avec leur censure qui est signée de MM. Morel, Grandin, Chamillard, de Lestocq, de la Brunetière.

La dixième est telle : « *Si, ut contendit sanctus Augustinus, etiam infidelium opera peccata sunt, cum non ex recto fine procedunt ; quanto magis illud idem de moralibus et liberis christianorum operibus in mente sancti Augustini dicendum est.* » Plusieurs vont à ne reconnaître d'autre vertu que la charité.

La quatrième proposition : « *Unde virtus unica esse, nimirum charitas, dicenda est, nullam dicimus esse virtutem nisi amorem virtutis.* »

La cinquième proposition : « *Cardinales non sunt aliud quam amoris ejusdem divini operationes diversæ diversique effectus.* »

La douzième : « *Fides et spes non sunt aliud nisi amor Dei. Voluntas credendi, quæ fides dicitur, est etiam charitas et Dei amor.* »

La onzième est conçue en ces termes : « *Iniquitas et peccatum est, si vel minima ex nostris actionibus, quæ ex deliberativa ratione procedunt, ad Deum non referatur.* »



La plus aisée à envenimer était celle-ci, qu'aussi bien les dénonciateurs avaient eu soin de mettre à la tête : « *In Gallia princeps suam a subditis potestatem accepit.* » J'ai vu un écrit du Père Pellaut, où il fait voir que, par les principes de ses cahiers, elle ne s'entend point du Prince régnant ; mais de celui avec qui a commencé la monarchie, laquelle étant une fois établie par la volonté d'une nation qui se donna à un prince et à une famille à perpétuité pour en être gouvernée, il prouve « *eam, quam exercet, potestatem non pendere a populo* ». Il ajoute que « *independenter a populo sancire legem potest et obligare subditos,* » et tout ce qu'il paraît qu'il a voulu dire, c'est que originairement « *populus in Principes transmisit jus omne dominii sui* ». Ce qu'il fait voir être la maxime des meilleurs jurisconsultes, comme Justinien, François Hotman, Dumoulin, Coquille et M. Le Bret.

Comme deux ans auparavant, on nous avait fait la même avanée à Angers au sujet du Père Lamy, le Père Quesnel fut chargé de dresser un mémoire pour tâcher d'obtenir justice, et il y dit au sujet du Père Pellaut : « *Le deuxième professeur, qu'ils viennent d'opprimer par le même artifice, prouvera devant tel tribunal qu'il plaira à Sa Majesté, que les propositions qu'il a avancées dans ses écrits, et que l'on a tronquées, déguisées et falsifiées pour les exposer à la censure, ne contiennent rien dans les termes et en la manière qu'il les a dictées, qui ne soit très avantageux au Roi et à l'Etat, très conforme à la doctrine enseignée par les écrivains les plus attachés à la monarchie, et à ce qu'ont même écrit des empereurs les plus absolus, des conseillers d'Etat, des avocats généraux et d'autres personnes célèbres, dont la lumière et la fidélité ne peuvent être suspectes. Il l'aurait déjà fait, s'il en avait eu la liberté. Mais ceux qui ont lié toutes ces parties contre l'Oratoire ont si bien pris leurs mesures pour les faire réussir, qu'ils leur ont fermé toutes les voies de se justifier ; et ils ont surpris avec tant d'artifice la bonté de tous ceux dont*



*l'autorité leur était nécessaire, que, quand cette chaleur sera passée, on s'étonnera qu'étant question de condamner les plus fidèles sujets du Roi d'avoir enseigné des maximes contraires à son autorité suprême, on ait voulu omettre toutes les formalités qu'on observe toujours à l'égard des personnes les plus suspectes. Ce que l'Oratoire demande uniquement pour le présent, c'est d'être écouté par des juges non suspects et qui n'aient point de liaison particulière avec ses ennemis... Les plus éclairés, les plus sages, les plus entendus dans les intérêts du Roi et de l'Etat d'entre tous les magistrats sont ceux devant qui l'Oratoire paraîtra avec le plus de joie et de confiance ; et comme Monseigneur le Chancelier (1) est celui qui possède dans le plus éminent degré toutes ces grandes qualités, il n'y a rien de plus naturel, ni qui soit plus selon les vœux de l'Oratoire que de voir la doctrine de ses professeurs exposée à la lumière et au jugement de ce grand magistrat ; et son expérience et sa piété lui feront juger qu'il n'est pas moins contraire à la justice et à la coutume des Français qu'à celle des Romains de condamner un homme et bien moins un corps entier, avant que l'accusé ait ses accusateurs présents devant lui, et qu'on lui ait donné la liberté de se justifier du crime dont on l'accuse. »*

Cependant il en fut ainsi à l'égard du Père Pellaut. Nos Pères du Conseil, en le faisant partir pour Brive, lui écrivirent une grande lettre de consolation, l'assurant qu'ils avaient écrit au Père Pérée, supérieur d'Angers, de fournir aux frais du voyage, qu'ils auraient soin qu'il n'y manquât de rien et de le recommander pour cela aux Pères de la Doctrine chrétienne qui sont à Brive, auxquels la maison de Saint-Honoré tiendrait compte de toutes les avances qu'ils auraient faites pour lui ; que l'on était touché et édifié des sentiments si chrétiens qu'il leur avait marqués dans sa lettre ; que, si nos ennemis n'avaient pas poussé les choses si fortement et interprété si malicieusement ses

(1) Le Tellier.



paroles, l'on voit bien qu'il n'a pas eu l'intention de porter les peuples à la révolte, mais que néanmoins il ne devait pas traiter ces matières, et qu'on travaille actuellement à faire changer le lieu de son exil.

En effet, à peine fut-il rendu, qu'il y reçut une deuxième lettre de cachet, où le roi dit « *qu'informé de l'obéissance par lui rendue à l'ordre qui lui a été signifié du 27 septembre dernier, d'aller à Brive-la-Gaillarde ; et ayant appris depuis qu'il n'y avait point là de maison de l'Oratoire, ainsi (dit le roi) que nous l'avions cru, il lui ordonne, du 8 novembre 1677, de se transporter jusqu'à nouvel ordre à la maison de l'Oratoire de Limoges.* »

Deux ans après, par une nouvelle lettre de cachet du 21 juin 1679, il fut remis en pleine liberté. Voici cette lettre :

« *De par le roi.*

« *Cher et bien-aimé,*

« *Par notre lettre de cachet de 8 novembre 1677, nous vous avons ordonné de vous rendre de notre ville de Brive en la maison des Pères de l'Oratoire de Limoges et d'y demeurer jusqu'à nouvel ordre de notre part. Maintenant, ayant été informé de votre obéissance et eu bien agréable la supplication qui nous a été faite de vous rappeler, nous vous faisons cette lettre pour vous dire que nous trouvons bon que vous quittiez la dite maison de Limoges pour aller en telle autre que bon vous semblera, ou qui vous sera ordonnée par vos supérieurs ; vous exhortant de vous contenir de sorte qu'on soit satisfait de votre conduite.* »

Ses bonnes mœurs et son zèle le firent destiner à travailler dans nos séminaires ; et, dès qu'il fut libre, il fut envoyé dans celui de Rieux. Son ordre est du 13 juillet 1679.

De là, il fut à celui de Lectoure, dont l'évêque, Mgr Hugues de Bar, charmé d'avoir un ouvrier si intelligent et si laborieux, le fit son grand vicaire, qu'il était au plus tard en 1685. Il le prêta pour quelque temps à



Mgr d'Agen, Jules Mascaron, pour les missions des Nouveaux Convertis. Le Père Pellaut était le supérieur de celle que nous fîmes à Tonneins, ville de ce diocèse, au mois de janvier 1686, qui réussit au-delà de ses espérances.

Au Carême de cette même année, il retourna à Lectoure pour en commencer une pareille avec trois autres de nos Pères, et il fut encore plus content des bénédictions que Dieu y versa. Nous avons une de ses lettres du 25 avril, où il rend compte au Père de Sainte-Marthe. Il y dit : « *Il n'y avait en tout que 300 nouveaux convertis dans ce diocèse et douze familles dans Lectoure ; mais tous si opiniâtres et si habiles, que nous désespérions presque de les ramener jamais au point de docilité où Dieu les a mis. Depuis le mois d'août dernier, on n'a cessé de les instruire, tant en public qu'en particulier, à la ville et à la campagne. Monseigneur a fait pour cela trois fois le tour de son diocèse. J'ai toujours eu l'honneur de l'accompagner et de travailler sous ses ordres... Je continuais de faire des conférences sur l'Evangile, où je faisais venir les matières de controverse et les difficultés qu'on m'avait faites en particulier. Dieu y a visiblement répandu sa grâce. Tout le diocèse en parle de même, et les nouveaux convertis le publient plus haut que les autres. Eux qui étaient si opiniâtres, se sont présentés d'eux-mêmes au confessionnal, et ont tous fait leurs Pâques avec joie, avec liberté et avec plus de bonne foi que je n'en ai encore vu ailleurs, excepté deux que j'ai cru devoir remettre. La plupart se sont adressés à moi, comme à leur catéchiste ; et quelque affaire que j'aie d'ailleurs (pour les soins du grand vicariat), surtout depuis la maladie de Monseigneur, j'ai cru ne pouvoir me refuser à un fardeau pesant en soi, mais que leur zèle me rend bien doux. Enfin ils font honte par leur piété aux anciens catholiques, qui en sont très édifiés ; et, à l'instante prière de ceux-là, je continue mes conférences tous les dimanches, pour les disposer à recevoir les cérémonies du baptême et à la Confirmation à la Pentecôte prochaine. »*

Mais il ne put longtemps continuer ses fonctions dans ce



pays-là. Le bon Père avait un caractère d'esprit un peu rude, M. de Lectoure ne s'y faisait pas aisément, surtout depuis qu'il eut connu et goûté le Père Joseph Vitalis, un des ouvriers qui lui furent envoyés pour cette mission. Son esprit doux et insinuant lui revint, il souhaita l'avoir pour Supérieur de son Séminaire. Il le fit même son grand vicaire ; et le Père Pellaut, un peu mortifié de se voir ainsi supplanté, vint en 1687 à Mâcon prendre la conduite du Séminaire.

Il fut auparavant, au commencement de cette année, à Bergerac, à la mission des Huguenots. Un Récolet et un Cordelier voulurent lui faire des affaires, et la chose fut portée au Père de la Chaize ; mais l'Evêque de Périgueux, d'abord prévenu par les délations de ces moines, le justifia par une de ses lettres au Père de Sainte-Marthe, que je rapporte sous l'histoire générale de ces missions ; et le corps de ville, ainsi que les chefs de la justice de Bergerac, donnèrent aussi en sa faveur un certificat des plus honorables, qui se conserve dans les registres de délibération, du 14 février 1687.

En 1690, il passa à la supériorité de celui de Grenoble (1), où il conduisit la maison 6 ans avec beaucoup plus de satisfaction de la part de M. Le Camus que de la sienne, parce que l'air y était fort contraire à sa santé. Quand il eut quitté la maison, Mgr de Grenoble, qui n'était pas un grand louangeur, lui écrivit une lettre pleine d'éloges, qui font grand honneur au Père Pellaut de la part d'un Prélat si saint et si respectable. Il lui mandait (2) :

*« J'ai bien de la joie, mon Révérend Père, que votre santé soit entièrement rétablie. Comme vous l'aviez altérée par les grands travaux que vous aviez eus dans le gouvernement de mon Séminaire, j'avais un intérêt particulier à souhaiter que vous vous remissiez pour être en état de servir l'Eglise avec la*

(1) PELLAUT, *Lettre de Septembre 1690.*

(2) Le CAMUS, *Lettre mss du 15 janvier 1696 au Père Pellaut à Lyon.*



*ferveur et le zèle que vous avez toujours fait paraître. Votre mérite, si connu dans votre Congrégation, empêchera qu'on vous laisse longtemps en repos ; et les grands talents que Dieu vous a donnés, ne permettront pas qu'on vous laisse sans supériorité. Pour moi, je me ferai toujours un grand plaisir de vous témoigner l'estime et la distinction avec laquelle je suis, mon Révérend Père, entièrement à vous. Le cardinal Le Camus. »*

Je ne sais si, étant à Grenoble, le Père Pellaut n'avait pas eu occasion d'être connu de M. l'Archevêque d'Embrun, Charles Brulart de Genlis ; mais, en quelque endroit que se fût faite la connaissance, il est sûr qu'elle avait produit une estime singulière dans l'esprit de ce prélat en faveur du Père Pellaut, et formé entr'eux une liaison étroite. M. d'Embrun, depuis 1670 qu'il était dans ce diocèse, ne respirant que zèle et bonne intention pour la réforme de son clergé, désirait passionnément de nous donner son Séminaire et de nous employer, autant qu'il le pourrait, dans son diocèse.

*« J'apprends avec une joie qui ne peut s'exprimer, la satisfaction que la Cour témoigne de votre illustre Congrégation. J'offre continuellement mes vœux, afin que les puissances de la terre en connaissent parfaitement le mérite, comme je soupire depuis longtemps après son établissement dans Embrun pour la conduite de mon Séminaire. J'ose vous supplier, mon Révérend Père, d'employer tout ce qui dépendra de vous pour me procurer cette consolation. J'attends là-dessus avec empressement un mot de réponse, vous assurant cependant que je serai toute ma vie avec une estime et une vénération particulière, etc. (1) »*

Lorsqu'on fit les missions aux Nouveaux Catholiques, il écrivit à M. l'archevêque de Paris (2) :

*« Vous me fîtes la grâce de m'offrir de la part du roi tels missionnaires que je voudrais... Je pris la liberté de vous*

(1) BRULART DE GENLIS, *Lettre mss à Ste-Marthe du 27 janvier 1687.*

(2) *Lettre du 28 juin 1686.*



*demander des Pères de l'Oratoire. Les Pères Jésuites qui en ont été informés par un autre canal que le mien, ont fait un prodigieux éclat sur cette demande ; ils l'ont envisagée comme une injure atroce que je faisais à leur Société, et ont publié qu'ils avaient assez de crédit pour empêcher l'exécution d'une telle demande ; ils y ont assez bien réussi, puisqu'encore que ma lettre ait été rendue par un homme exprès à la porte de votre palais, je n'ai été honoré d'aucune réponse depuis près de 8 mois. » Et après un détail fort circonstancié de faits sur l'ignorance, les mauvaises maximes, les pratiques dangereuses et les hauteurs des Jésuites de son diocèse : « *Tant de faits, continue-t-il, m'ont obligé à vous demander les Pères de l'Oratoire pour vous demander une solide mission, surtout à Embrun. Je persiste à vous les demander, ou tels autres missionnaires qu'il vous plaira de choisir, autres que les Jésuites, pour les raisons ci-dessus...**

*Je passe même plus avant, en usant d'une confiance pleine de respect. Je vous aurais la plus sensible des obligations si, dans cette favorable conjoncture, vous aviez la bonté d'obtenir pour moi de Sa Majesté la permission de confier mon Séminaire à des Pères de l'Oratoire. Je mourrais content, si vous pouviez m'obtenir cette grâce. C'est la très instante prière par laquelle je finis cette longue lettre, en vous protestant que personne, etc... »*

C'était se confesser au renard que de s'adresser à M. de Harlay pour nous faire rendre service. Après sa mort, M. d'Embrun fit une nouvelle tentative auprès de son successeur, M. le Cardinal de Noailles, alors en grand crédit à la Cour. Ce prélat lui fit la réponse suivante :

« A Conflans, ce 31 juillet 1697.

« Monseigneur,

*J'approuve fort le dessein que vous avez d'établir les Pères de l'Oratoire dans votre Séminaire. Ils sont en effet, très*



propres à le bien gouverner, et à rendre vos jeunes ecclésiastiques capables de remplir leur ministère. Mais, comme leurs affaires ne sont pas encore assez avancées, je crois qu'il est à propos d'attendre que quelques prélats qui ont le même dessein que vous (1), aient fait la planche. Après cela, vous réussirez plus aisément et plus sûrement. Pour moi, je vous promets, Monseigneur, de faire dans cette occasion et toutes celles que vous me ferez naître, tout ce qui dépendra de moi pour votre service. »

M. d'Embrun fit part au Père Pellaut de cette réponse, et en la lui envoyant à Lyon, où il était supérieur du Séminaire, il l'accompagna de ce mot :

« Je n'ai, mon Révérend Père, que le temps de vous envoyer cette copie. Le messenger est dans ma chambre qui attend après ; je vous embrasse avec mes sentiments ordinaires d'estime et de vénération. Charles, archevêque d'Embrun. »

L'année suivante, le prélat revint encore à la charge auprès de M. de Paris pour le faire souvenir de la promesse qu'il lui avait faite d'agir pour lui et pour nous. Sa lettre est du 16 août 1698 :

« Monseigneur,

« L'année passée, je pris la liberté de vous demander l'honneur de votre protection en faveur des Pères de l'Oratoire pour la conduite du Séminaire et de vous représenter qu'étant dans ma 65<sup>e</sup> année, je devais profiter de tous les moments pour l'accomplissement d'une fondation considérable que je projette depuis ma première entrée dans ce diocèse, et à laquelle il est absolument nécessaire que je survive quelque temps pour rendre cet établissement fixe et immuable ; vous eûtes la bonté de m'honorer d'une réponse digne de vous et de me faire espérer dans l'occasion votre crédit pour une si louable entreprise. J'ose donc vous supplier, Monseigneur, de me faire savoir dans quelle situation se trouve à la Cour cette illustre Congrégation, si les prélats animés du même zèle y ont fait, pour elle, quelques démarches ; en un mot, si

(1) Entre autres Le Tellier, archevêque de Reims.



*je puis me promettre quelque succès. Vous attribuerez, je vous conjure, mes importunités à la confiance aussi sincère que respectueuse avec laquelle je fais profession d'être, Monseigneur, etc. »*

M. d'Embrun la communiqua aussitôt au Père Pellaut, avec qui il était en grand commerce de lettres, et qu'il comptait d'avoir pour premier supérieur de son Séminaire. Il lui mandait du 24 septembre 1698 : *« Je soupire après le moment où j'aurai la consolation de vous posséder par une singulière miséricorde de Dieu sur ce pauvre diocèse. »*

Il fut aussi diligent à lui faire part de la réponse de M. l'archevêque de Paris, que voici :

*« Monseigneur,*

*« Je désire, autant que vous, l'établissement des Pères de l'Oratoire dans votre Séminaire; mais il ne paraît pas plus de facilité de l'obtenir que l'année passée. Ainsi je ne puis encore vous donner la consolation que je souhaiterais; j'espère néanmoins que dans quelque temps les dispositions seront plus favorables. Je ne manquerai pas de vous avertir, d'abord qu'elles le seront, et de vous faire connaître en toutes occasions le respect sincère avec lequel je suis... etc. »*

M. d'Embrun accompagna en même temps cette lettre d'une des siennes au Père Pellaut, alors à Paris, où il lui disait :

*« Je m'acquitte, mon Révérend Père, de ma parole. Je vous adresse la copie que je vous ai promise. Le prélat, comme vous voyez, aura la bonté de m'avertir de tout ce qui se passera, concernant ces sortes d'établissements. Je suis prêt d'en écrire au Souverain même. Néanmoins, comme je suis sûr de recevoir beaucoup d'opposition de la part des personnes déjà établies depuis plus d'un siècle, et qui veulent absolument dominer, il me semble qu'un autre devrait faire la planche. Je recommande toujours à vos saintes prières le succès de cette entreprise, et vous embrasse, mon Révérend Père, avec tous les sentiments d'une vénération parfaite avec*



laquelle, etc. Charles, archevêque d'Embrun, à Embrun, ce 28 décembre 1698. »

M. de Genlis fit de nouveaux efforts l'année suivante; mais aussi inutiles que les premiers; et le refus réitéré que Louis XIV fit à M. de Reims de consentir qu'il nous donnât son Séminaire, ayant déconcerté M. d'Embrun; dans le désespoir de mieux faire, il donna le sien aux Jésuites, voulant acheter à ce prix la paix avec eux.

Il fonda en même temps des missions considérables pour tous les ans dans son diocèse pour être faites par nos Pères, ou MM. de Saint-Joseph à notre défaut (1); ce que les successeurs ne nous ont pas encore permis d'exécuter, à l'instigation des Jésuites, afin de nous écarter d'un pays, où nous avons été si longtemps désirés.

Le Père Pellaut fut presque toujours depuis employé dans nos séminaires du diocèse de Paris, comme à Saint-Magloire, directeur; et aux Vertus, deux fois supérieur. Il l'était surtout en 1717, lors de l'appel de la Constitution *Unigenitus*, et il ne démentit point en cette occasion les sentiments de zèle dont il avait toujours fait profession en faveur de la bonne doctrine et des règles exactes de la morale; sentiments qui n'ont fait que croître en lui jusqu'au dernier soupir.

En 1710, Mgr Gaston, Jean-Baptiste de Noailles, évêque de Châlons-sur-Marne, lui proposa, de la part de certaines religieuses de son diocèse, s'il voulait se charger de les diriger et lui mandait : « *Je le rechercherais avec empressement, si je croyais que cet empressement ne fût point une demandé incivile à vous faire. Je connais votre piété, votre mérite et les services que vous avez rendus à l'Eglise et à votre Congrégation dans les séminaires que vous avez conduits... D'un côté l'état de ces filles pour le spirituel et pour le temporel fait désirer un homme de votre poids et de votre expérience*

(1) *Gallia christiana*, édit. bened. T. 3.



*pour les conduire.... Mais, de l'autre, votre âge et votre attachement à la congrégation fait craindre que vous ne veuillez point satisfaire l'empressement de ces filles qui vous demandent. »*

Le Père Général eut besoin de lui et l'envoya vers ce temps-là, 1711, conduire quelque temps le séminaire de Dijon. Il revint de là aux Vertus, où il est mort dans une grande caducité et tombé sur la fin en enfance, en 1727, âgé de 82 ans.

Fin de ces Mémoires, 1730.



Fais le 15 novembre 1865

Monsieur l'Abbi,

Monsieur l'abbé de Labriolle, professeur au  
Petit séminaire de Gap et historien du diocèse de Notre Dame du haut,  
m'ayant demandé de lui fournir les renseignements que je pourrai  
fourner sur Monsieur Charles Brulard de Gentis qui fut arche-  
vêque d'Embrun de 1668 à 1714, j'ai entrepris les recherches nécessaires  
tant aux archives notariales que dans les diverses bibliothèques saisiennes  
et ai pu ainsi recueillir bien du matériel pour l'histoire de ce prélat.  
Certains points restent cependant encore bien obscurs, notamment  
son éducation et ses rapports avec la Congrégation de l'Oratoire.  
Or Monsieur l'Chanoine Constant, curé de Chanteloup, et  
Monsieur l'Abbi Lajste, premier vicaire de Saint Eustache à Paris,  
m'ont dernièrement indiqué par les documents et les archives de l'  
Oratoire étaient maintenant conservés à Montbault sous votre  
direction et c'est pourquoi je me permets de vous adresser cette  
lettre.

Monsieur de Gentis semble avoir beaucoup  
apprécié les disciples du Cardinal de Bérulle et a écrit plusieurs



lois qu'il désirait leur confier la direction du séminaire si il  
voulut en ce Embury des sa nomination et est achevée. L'  
opposition royale ne lui permit pas de réaliser son désir, mais l'  
histoire de cette fondation reste très intéressante pour Notre Dame du Laus  
puisque le chapitre du Laus devait être et a effectivement été unie  
pendant quelques années au séminaire dirigé finalement par les Jésuites.  
Les "Mémoires domestiques" du Père Batterel "écrits par le Père  
Infeld et Bonnardet" m'ont donné quelques indications à ce sujet.  
Dans la notice consacrée au Père Vincent TELLAUT (tom 4  
notre XLII pages 557 à 561) l'auteur publie en effet des extraits  
de lettres échangées entre Monseigneur de Senlis et cet oratorien,  
l'amant enthousiaste qui tous deux étaient "en fond commerce de lettres".  
Je vous suis très obligé si vous voulez bien me faire savoir si les  
originaux des lettres citées sont encore conservés à Montioulet  
et si éventuellement il s'y trouve d'autres lettres de Monsei-  
gneur de Senlis au Père Tellaut.

En ce qui concerne l'éducation du prieur, je possède  
actuellement très peu de renseignements.

D'un fait, dans une lettre adressée au cardinal  
de Noailles, le 15 décembre 1709 [Bibl. Nat. Ms. 23.225  
fo 266] l'archevêque d'Embray déclare "avoir été élevé dès l'âge  
de six ou sept ans à Paris avec M<sup>rs</sup> le Cardinal de Launoy.  
Dans la même lettre, il fait allusion à une alliance entre la  
famille de Cardinal et la sienne. Le père du Cardinal,



Le marquis Laurent de Forbis. Jomoy avait, en effet, épousé  
le 29 juillet 1651 devant M<sup>r</sup>. de Beaufort, notaire au châtelet,  
l'ancienne de Brianson, laquelle était cousine germaine de la mère  
de Monseigneur de Genlis. J'ai pu consulter ce contrat de mariage  
aux Archives nationales et y ai trouvé qu'en 1651 le père de  
la future, Louis de Brianson, s<sup>r</sup> de la Salusie, était retenu à  
la maison de l'Oratoire, rue Saint Honoré: il est d'ailleurs arri-  
vé au contrat par le Père Hélye de Harlay, frère de l'Oratoire.

D'autre part, le Père Delattre, dans ses "Etablissements  
des Jésuites en France" V<sup>e</sup> EMBRUN déclare, suivant en cela, à ce  
qu'il rapporte, les mémoires de la province de Lyon, que Monseigneur de Genlis  
aurait été élevé par un fructueux janséniste. Il est fort possible que  
Monseigneur de Genlis ait été élevé par un fructueux; Monsieur le  
Chanoine Constantis n'a trouvé trace du jeune homme dans aucun  
collège. Personnellement, j'ai trouvé mention de son baccalariats  
et de sa licence en droit mais n'ai rien trouvé non plus, dans les  
dits collèges, le concernant. En outre, un acte notarié fait à Genlis  
le 19 mai 1657 mentionne expressément qu'à cette époque les plus  
jeunes frères du fructueux avaient un fructueux "Antoine Le Sec".

Enfin, Monsieur le Chanoine Constantis inclinaient à  
penser que le futur archevêque eut pour fructueux un clerc  
nommé Jean Richard, devenu en 1655 curé de Griel (tit<sup>re</sup>)  
dont les Genlis étaient seigneurs, et qui en 1673 échangea cette  
paroisse contre la paroisse de Beaulieu dans la vallée de Chereuse  
qui se rapproche de Port Royal des Champs (cf MORIS,  
V<sup>e</sup> RICHARD Jean).

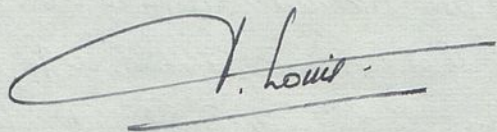


À cette époque vivait également à Port Royal un  
oratoire L. Père Emmanuel Le Cœf, auquel, dans son Tome I,  
Bonnardel consacre une courte notice qui n'est d'ailleurs qu'une  
reproduction ou un commentaire du nécrologe de Port Royal. Il  
se pouvoit également que ce fût le Cœf fut un parent, non  
même le frere, d'une religieuse M<sup>lle</sup> Madeleine de St Candide  
Le Cœf ou Le Cœf qui entre à l'abbaye de Maubuisson et meurt  
en 1611 à Port Royal de Champs l'abbesss Anneau.

C'est pourquoi je me permets de vous demander si  
dans les archives de l'Oratoire, il y auroit à votre connaissance  
quelques renseignements soit sur le jeune du Cardinal de Jamon  
— dont l'enfance et l'éducation n'ont pas été étudiées, bien  
pu plusieurs auteurs aient écrit sur ce personnage — soit sur le  
Père Emmanuel Le Cœf dont il est seulement dit qu'il occupa  
avant de rentrer à Port Royal plusieurs charges importantes.

Si vous sentez qu'il seroit possible de trouver quelques  
lumières sur ces divers points mais cependant après de longues re-  
cherches, je pourrais, si vous voulez bien m'en donner l'autorisation,  
me rendre à Monmouth soit un samedi après-midi, soit un  
dimanche, si du moins vous me vous trouvez pas retenu ce jour-là.

Je vous prie, Monsieur l'abbé, d'agréer l'  
expression de mes sentiments très respectueux,

 J. Louis.

38 Villa Auguste Blonqui  
Paris 13<sup>ème</sup>



Adry = Bibl. des Ecrivains de l'Oratoire = (Bibl. N<sup>le</sup> fonds fr. 25.684) G. IV, p. 134 =

Adry reproduit l'article du P. Batterel

Moréri = 2<sup>me</sup> supplément I, 456 =

Le Père Pellaut, professeur de physique au collège d'Angers en 1676, fut exilé pour  
Cartésianisme à Brives-la-Gaillarde par arrêt du conseil du 17 sept. 1677

M. M. 607, 3<sup>e</sup> catalogue, N. 1084 =

Vincent Pellaut, d'Orléans, entré à Paris en 1665, prêtre en mai 1671  
mort le 19 juin 1727

MM. ~~610~~ 610 , page 112 , N° 605

Le Conf. Vincent Pellaut, mineur

Né à Orléans, environ 20 ans

Fils de Vincent Pellaut, maréchal et subordonné Trédon

Humanités et philo

Entré à Paris le 30 oct. , vêtu le 9 Nov. 1665

Pension : 100 écus à l'admission = entretien toute sa vie avec un titre effectif  
de 50 écus

Nécrologe = mort aux Verrus le 19 juin 1727



Listes des assemblées =

1672 Condom act  
1675 N.D. des ordilliers "  
1678 Linnoges  
1681 Lectoure supérieur  
1684 "  
1687 Maçon "  
1690 " "  
1693 Grenoble "  
1696 Lyon  
1699 S<sup>t</sup> Agloire  
1702 aux Vertus "  
1705 " "  
1708 "  
1711 Dijon séminaire sup  
1714 aux Vertus  
1717 " "  
1720 "  
1723 "  
1726 "

---